

25880



TEXTES CHOISIS



DE COLETTE

ÉDITIONS GRASSI

25880



TEXTES CHOISIS



DE COLETTE

ÉDITIONS GRASSET

O U V R A G E S D E C O L E T T E

CHÉRI.

LA FIN DE CHÉRI.

L'ENTRAVE.

LA VAGABONDE.

LA SECONDE.

LA RETRAITE SENTIMENTALE.

LA PAIX CHEZ LES BÊTES.

LE VOYAGE ÉGOÏSTE.

LES VRILLES DE LA VIGNE.

L'INGÉNUË LIBERTINE.

LA CHATTE.

Tous ces volumes sur Vélin pur fil
dans le

format in-16 soleil (14x20) vendus 35 »

PUBLIÉS DANS LA
BIBLIOTHÈQUE GRASSET

**O U V R A G E S
D E C O L E T T E**

CHÉRI.

LA FIN DE CHÉRI.

L'ENTRAVE.

LA VAGABONDE.

LA SECONDE.

LA RETRAITE SENTIMENTALE.

LA PAIX CHEZ LES BÊTES.

LE VOYAGE ÉGOÏSTE.

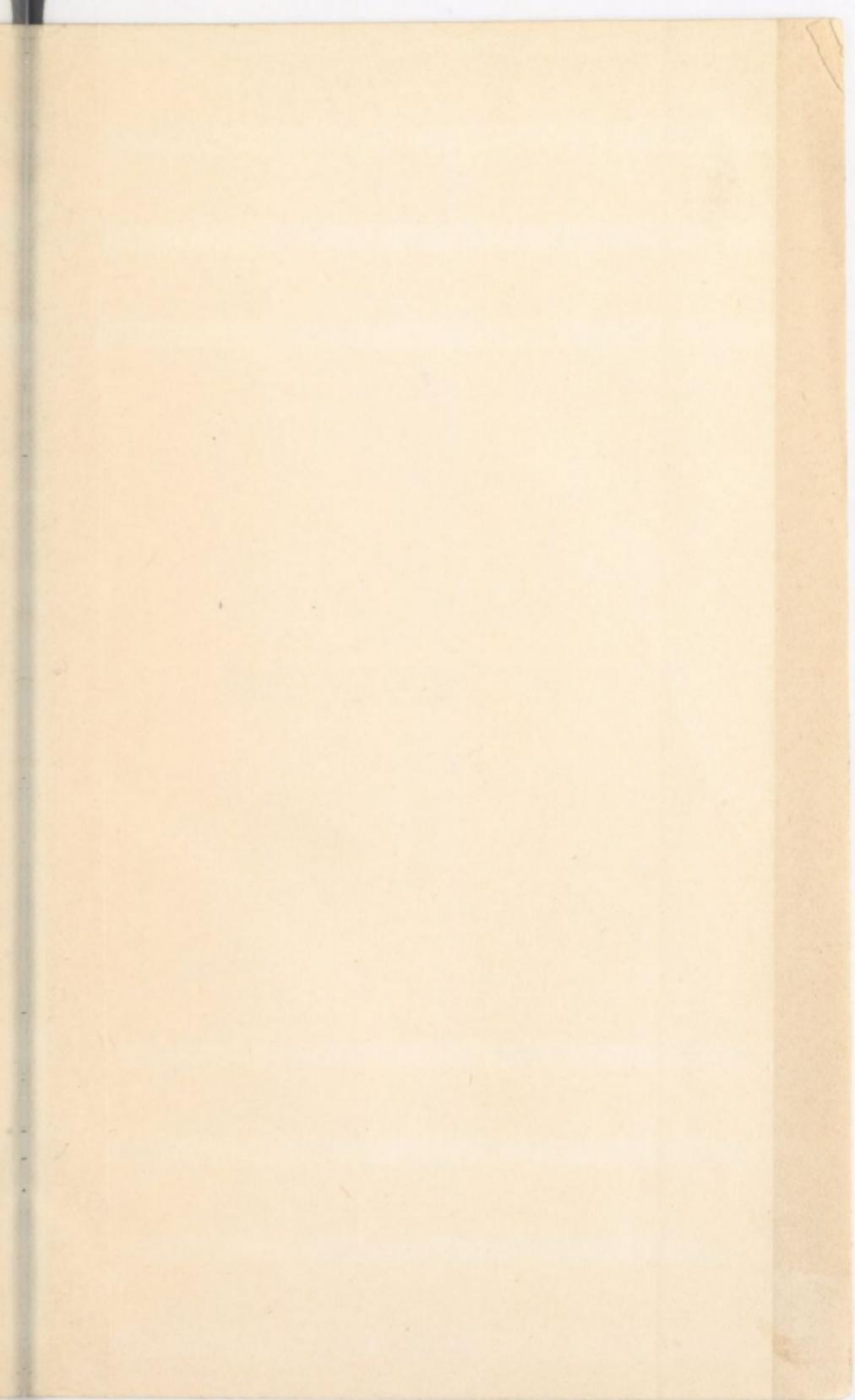
LES VRILLES DE LA VIGNE.

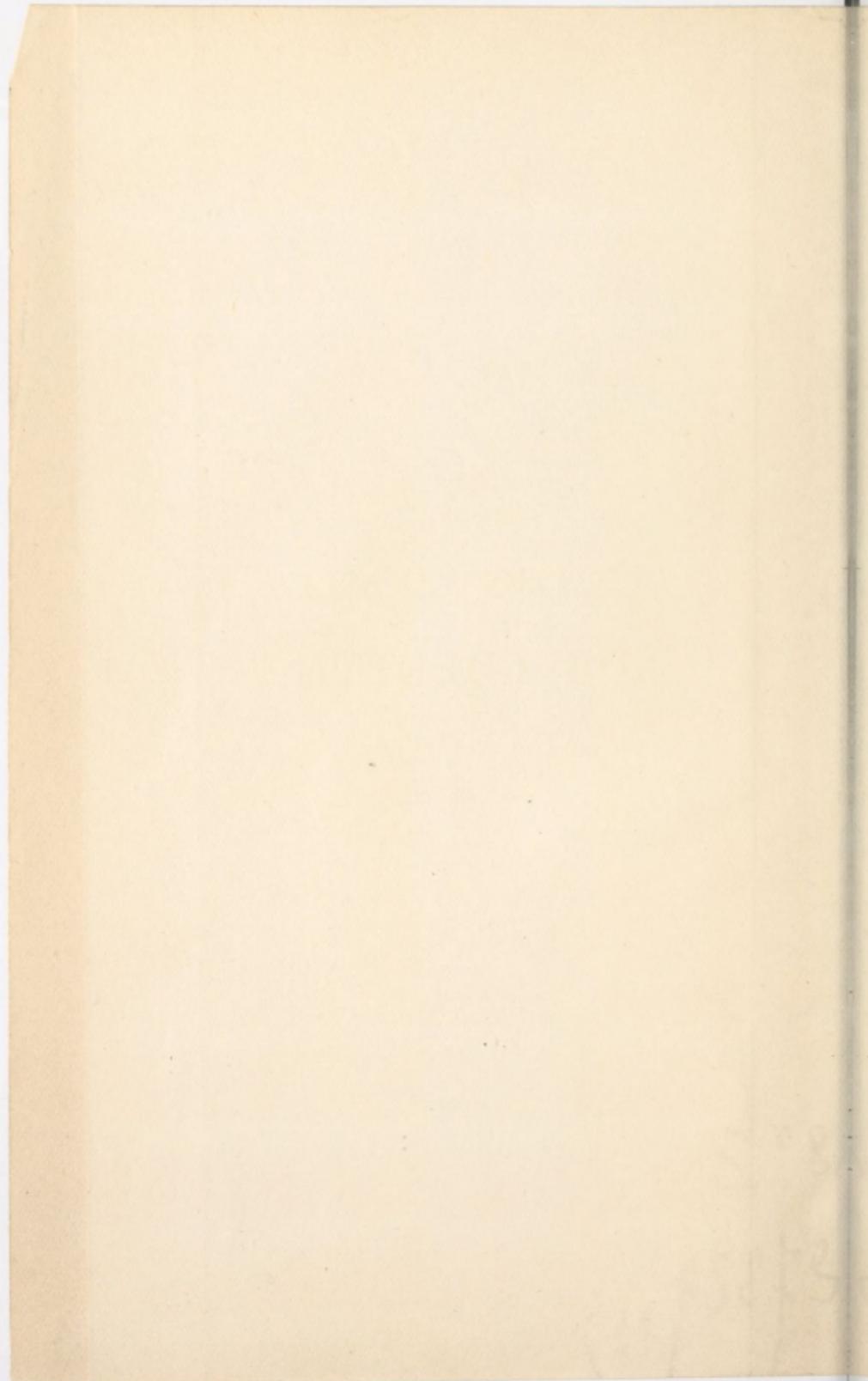
L'INGÉNUÉ LIBERTINE.

LA CHATTE.

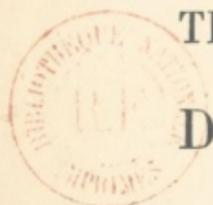
Tous ces volumes sur Vélin pur fil
dans le
format in-16 soleil (14x20) vendus 35 »

**PUBLIÉS DANS LA
BIBLIOTHÈQUE GRASSET**



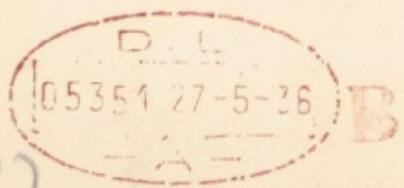


TEXTES CHOISIS
DE COLETTE



8° Z

27329 (2)



LES ŒUVRES DE COLETTE SONT ÉDITÉES :

Chez Bernard Grasset :

LA CHATTE.

Chez Albin Michel :

CLAUDINE A L'ÉCOLE.

CLAUDINE A PARIS.

CLAUDINE S'EN VA.

L'INGÉNUË LIBERTINE.

LA VAGABONDE.

Au Mercure de France :

CLAUDINE EN MÉNAGE.

SEPT DIALOGUES DE BÊTES.

LA RETRAITE SENTIMENTALE.

Chez J. Ferenczi et fils :

LES VRILLES DE LA VIGNE.

LA MAISON DE CLAUDINE.

LE VOYAGE ÉGOÏSTE.

« SIDO ».

LA SECONDE.

PRISONS ET PARADIS.

CES PLAISIRS...

DUO.

LA JUMELLE NOIRE. Première et deuxième année.

Chez A. Fayard :

LA PAIX CHEZ LES BÊTES.

LES HEURES LONGUES.

MITSOU.

CHÉRI.

A la Librairie Ernest Flammarion :

L'ENVERS DU MUSIC-HALL.

L'ENTRAVE.

LE BLÉ EN HERBE.

LA FEMME CACHÉE.

AVENTURES QUOTIDIENNES.

LA FIN DE CHÉRI.

LA NAISSANCE DU JOUR.

Chez G. Crès :

DANS LA FOULE.

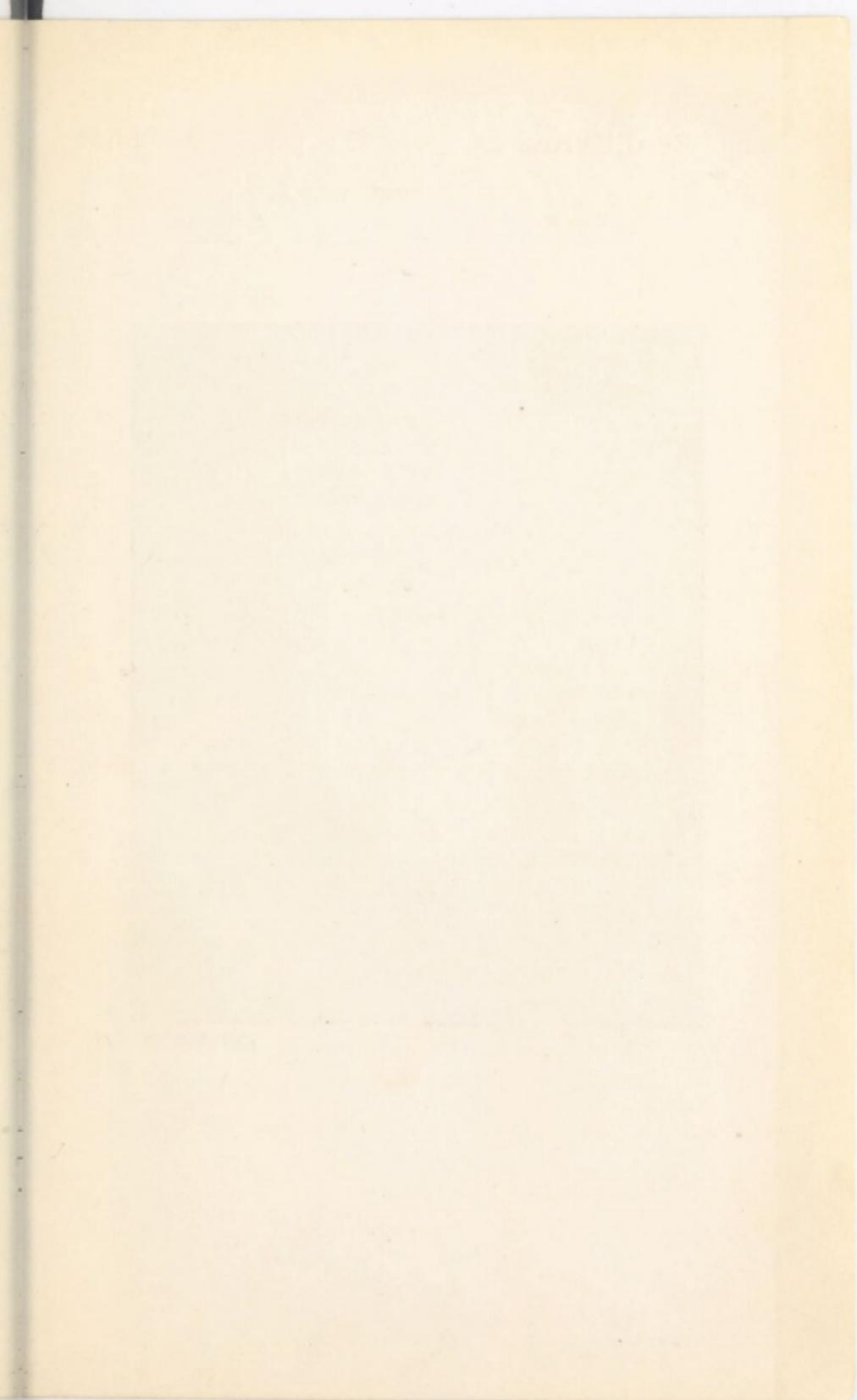




Photo Steichen



TEXTES CHOISIS
DE
COLETTE

recueillis et annotés

par

PIERRE CLARAC

ÉDITIONS BERNARD GRASSET

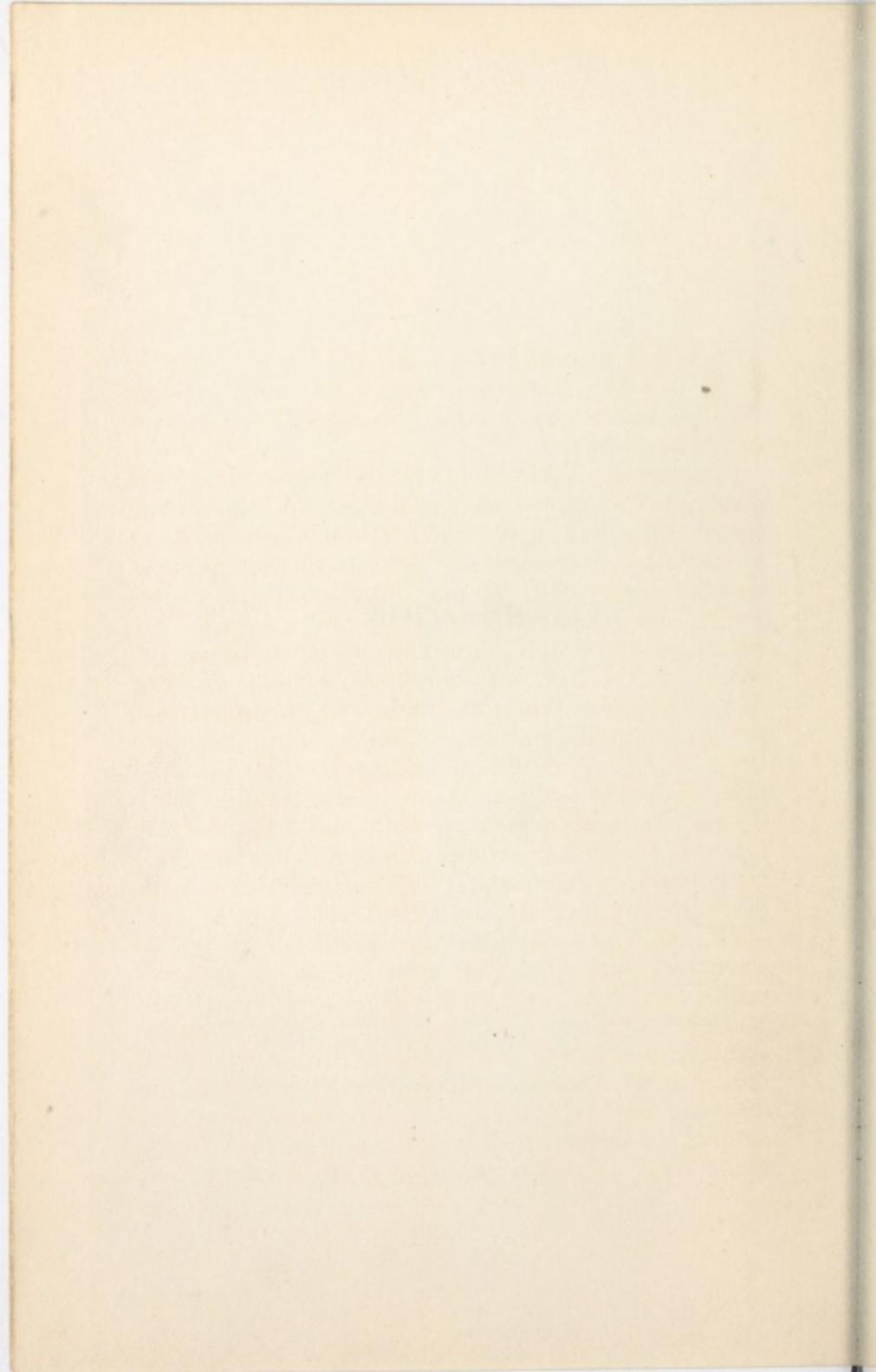
61, RUE DES SAINTS-PÈRES, VI^e

PARIS

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris la Russie.

Copyright by Editions Bernard Grasset, 1936.

INTRODUCTION



ON a déjà publié « les plus belles pages de Colette ». Plus prudemment, je tente d'inier à son œuvre ceux qui ne peuvent pas encore la lire tout entière.

L'œuvre de Colette, c'est Colette elle-même. J'ai groupé ici les pages incomparables où elle évoque son enfance bourguignonne, les deux jardins de la maison de Saint-Sauveur, les bois de la Puisaye, sa demi-sœur Juliette aux longs cheveux, et ses frères « les Sauvages », et le terrible capitaine, secrètement passionné, secrètement douloureux, et cette « Sido » dont nul, après elle, n'osera parler.

Un deuxième chapitre rassemble des morceaux fort divers, mais qui chacun m'ont paru marquer une des étapes de cette vie si capricieuse à la surface, si simple au vrai, et profondément une : cris de rossignol par lesquels, selon le mythe des « Vrilles de la Vigne », au moment où veulent l'asservir les hommes et les choses, l'âme se libère, se maintient en éveil, se retrouve elle-même.

Dans la Naissance du Jour Colette s'irrite qu'on la cherche toute vive entre les pages de ses romans; mais, plus haut, elle convient que ces mêmes romans ne sont que « des fragments déformés de sa vie sentimentale ». Déformés, sans doute; d'ailleurs les personnages n'y manquent pas, surtout dans les derniers, qu'elle a su animer d'une vie propre, indépendante de la sienne. Pourtant Willy avait raison — bien plus qu'il ne le croyait —

quand il se demandait s'il n'avait pas épousé la dernière des lyriques. « Je m'y nommais Renée Néré ou bien, prémonitoire, j'agençais une Léa. » J'ai donc voulu qu'on entrevît discrètement, dans une troisième partie, quelques-uns de ces doubles sur le visage desquels Colette tour à tour découvre et voit s'effacer sa propre ressemblance. « Claudine sourit et s'écrie : Bonjour, mon Sosie. Mais je secoue la tête et je réponds : Je ne suis pas votre Sosie. »

Ce recueil s'achève sur des portraits de bêtes. C'est peut-être lorsqu'elle ne semble parler que de deux chattes, d'un grand-duc, d'une lionne encagée que Colette nous oblige à descendre au plus profond d'elle-même, nous révèle le secret de sa nature et de son génie. « S'ils étaient mes semblables, écrit-elle des hommes, je ne leur serais pas suspecte. » Au contraire, les animaux — comme les enfants — lui accordent d'abord leur sympathie et docilement se soumettent à son charme. On admire qu'elle les peigne avec de si justes couleurs et si neuves. Elle fait bien plus que de les peindre; elle surprend les mouvements les plus furtifs de leur sensibilité; elle devance leurs désirs; elle s'oriente infailliblement dans ces âmes obscures. « Encore s'il n'y avait que la connivence... Mais il y a la préférence. » Comme le héros de la Chatte, et d'instinct plus encore que par choix, elle « opte pour la bête », résolument.

*
* *

Ce principe de classement ne pouvait s'accorder avec le respect de la chronologie. Souvent même, j'ai cru devoir rapprocher, parce qu'elles dévelop-

paient des thèmes analogues, deux pages empruntées l'une à un roman déjà ancien, l'autre à une œuvre d'hier. Ainsi se révèle le chemin parcouru. *Auprès des chiens et des chals de la Maison de Claudine ou de Prisons et Paradis Toby-Chien et Kiki-la-Doucette* — si vivants vers 1905 — ne semblent plus sans artifice. Les mêmes bois de la *Puisaye* sont célébrés dans *Claudine à l'école*, dans les *Vrilles de la Vigne*, dans « *Sido* » : 1900, 1908, 1929 : trois styles différents; ou plutôt la simplicité un peu sèche du premier, la somptuosité lyrique du second semblent les étapes par lesquelles une *Colette* elle-même a dû passer, avant d'atteindre à cette plénitude et à cette pureté qui la rendent aujourd'hui inimitable. Ici triompherait Paul Valéry. Voici encore — après *La Fontaine* — un grand poète de l'instinct qui doit à sa volonté, à son lucide effort, à son exigeante patience, ses plus belles victoires. « Comme un pommier donne ses pommes... » Croyons-en plutôt *Colette* elle-même : « *La littérature, elle me coûte trop de peine.* » Et, sans cela, semblerait-elle ne lui en coûter aucune?

* *

C'est par leur naturel, leur facilité délicieuse que les *Claudine* charmèrent les lecteurs de 1900, — du moins les meilleurs d'entre eux. La mode était au style « artiste », d'une atroce fausseté. « Mais *Colette*, note Paul Morand, avec ces simples mots ingénus : « *Je m'appelle Claudine, j'habite Montigny; j'y suis née en 1884; probablement je n'y mourrai pas* », paie ses lecteurs en monnaie forte. » Ces simples mots ingénus... Les deux épithètes ne conviendraient pas à tout l'ouvrage, encore moins

à toute la série. « Livres inutilement pimentés, déclarait rudement Colette à Frédéric Lefèvre, il y a une dizaine d'années... Vraiment si je n'avais fait que cela... A part quelque instinct paysagiste, qu'y peut-on découvrir? » Heureux l'écrivain qui a le droil d'être si sévère pour lui-même! Mais ces premiers romans dont on ne peut nier la drôlerie, le tour presté et vif, étaient-ils vraiment de Colette? sont-ils de son sang? C'est elle qui les a écrits; la cause est entendue. Pourtant c'est Willy, son mari, plus âgé qu'elle de quatorze ans, que nous retrouvons surtout en eux : il les avait inspirés, il les « corrigea » — et signa; Willy, le boulevardier trop adroit, à l'oreille musicienne, gaspillant des dons peut-être rares, d'une basse complaisance à tous les goûts de l'acheteur. On a assez reproché à Colette d'ignorer la pudeur et de tout décrire avec une tranquille franchise. Qu'on ne prétende donc pas la reconnaître — ce serait se contredire — dans ces audaces calculées qui ont plus fait pour le succès des Claudine que la vérité de leur style. — Un livre par an. Willy exigeait de ses « collaborateurs » un rendement régulier.

1900, Claudine à l'école : l'institutrice et son adjointe, le beau délégué cantonal, les sous-maîtres, la grande Anaïs et la douce Luce. A Claudine qui s'amuse de ces fantoches Colette se garde bien de rien prêter du profond d'elle-même. C'est à peine si, à l'horizon du roman, se laissent deviner les grands bois de Saint-Sauveur. Claudine n'a plus de maman; « Sido » ne sera pas mêlée à ce comique un peu vulgaire.

1901, Claudine à Paris : encore d'amusantes silhouettes, la tante Cœur, le trop joli Marcel, M^{me} Barmann, « une boule auréolée de coton iodé

en friselles », Maugis-Willy débitant ses calembours... A la fin du roman Claudine va épouser le père de Marcel, Renaud, dont les cheveux châtain déjà blanchissent... Peut-être dans ce deuxième livre, si étranger encore à sa vraie nature, Colette se dérobe-t-elle à nous moins jalousement : « Je crois, dit Renaud à Claudine, que vous cachez, sous l'ambition folle de sembler une grande personne à qui on n'en remontre pas, une âme enthousiaste et violente de fillette solitaire. » Elle-même commence à se connaître : « Au fond, Claudine, tu n'es qu'une vulgaire honnête fille. » Le printemps de Paris l'attriste, qui la fait trop songer « à l'autre, au vrai », à celui par lequel « le bois de Fredonne est embué du brouillard vert des jeunes pousses. » A l'école, elle raillait les « berceuses bredouillées par M. Francis Jammes »; elle se prend maintenant d'une « passion imprévue » pour ce « poète saugrenu qui comprend la campagne, les bêtes, les jardins démodés et la gravité des petites choses stupides de la vie. »

1902, Claudine en ménage. Léger Renaud, équivoque Rézi. Trahie, Claudine se réfugie dans la maison de son enfance. Ce mari qui a deux fois son âge et qu'elle croit aimer « à l'affolement », il est bien trop jeune pour elle (c'est le dernier mot du livre). Il l'enveloppe sans la dominer : « Hélas! Claudine, dois-tu rester toujours maîtresse de toi-même? » Solitude de Colette parmi les humains. « Vingt fois j'ai quitté le bras de Renaud surpris pour courir dire à une chatte, assise grave sur un seuil : Ma Fûille! »

1903, Claudine s'en va. « Vie remuante d'oisifs affairés », dira Claudine dans la Retraite sentimentale : Paris, Urriège (Ariège), Bayreuth;

scandales mondains, papotages. A travers tout cela se développe le thème, qu'amorçait le livre précédent, de la désillusion conjugale. Mais Colette veut-elle dérouter le public qui la confond avec Claudine? Claudine, vue du dehors cette fois, demeure au second plan, tous nuages dissipés d'ailleurs, et plus amoureuse de Renaud qu'aux premiers jours de son mariage. A peine retrouvons-nous à la dernière page du roman « la vraie Claudine, exaltée et sauvage, comme une jeune druidesse. » Tout le livre est un « journal d'Annie ». Docile, faible Annie, si différente de Claudine, et pourtant double de Colette comme elle. Son mari est de ces hommes corrects qui s'imposent des lois pour tricher avec elles, fiers, semble-t-il, de se mentir à eux-mêmes; c'est le Robert de Gide. Annie le découvre peu à peu banal et sot, puis, brusquement, infidèle; elle « s'en va ». Claudine aussi s'en allait, mais pour retrouver son Renaud. Annie est seule, et nul autre adieu ne salue son départ que celui qu'elle s'adresse à elle-même : « Toute faible et vacillante que tu es, je t'aime. Je n'ai que toi, hélas! à aimer. »

1904, Minne; 1905, Les égarements de Minne. Deux esquisses que Colette en 1909 réunira sous le titre l'Ingénue libertine. Nouvelles variations sur le thème du mariage et de l'amour : une petite parisienne aux rêves romanesques et troubles épouse son cousin, mais n'arrive à l'aimer qu'après plusieurs aventures décevantes. Willy (Maugis) joue un rôle avantageux dans ce roman où pas une ligne n'est de lui, mais qui a été écrit sous son inspiration, du moins sous son influence. « Dire que, si j'étais marié, c'est peut-être comme ça que serait ma fille », dit-il quelque part, toujours lucide. Et

Colette, toujours sévère, éclairée par la maternité, dans la Naissance du Jour : « Autrefois, je me suis mêlée de camper au premier plan d'un roman, une héroïne de quatorze à quinze ans... Que l'on m'excuse, je ne savais pas, alors, ce que c'était. »

*
*
*

« O ma chère fille! », criait Claudine à sa chatte Fanchette; Annie, voyageuse solitaire, n'emmenait avec elle que Toby, son bull noir; et Colette, dès 1904, cédant au plus profond de ses instincts, avait publié — sous son nom, cette fois — quatre de ses Dialogues de bêtes. Les trois autres paraissaient dès l'année suivante. Aujourd'hui encore, Toby-Chien et Kiki-la-Doucette ont leurs admirateurs jaloux et je ne boude pas moi-même contre le plaisir qu'ils me donnent. Ils parlent le plus amusant, parfois le plus beau langage; mais, depuis ce début si heureux qui ravit Francis Jammes, Colette nous a fait descendre dans l'âme des bêtes à des profondeurs qu'à peine, il y a trente ans, elle entrevoyait elle-même.

1906 : le divorce, les débuts au music-hall. Mais la pantomime, et les succès aux côtés de Georges Wague (Brague de la Vagabonde), et les lournées européennes, rien ne saurait rendre Colette infidèle à sa vocation. Son génie s'est affranchi, a brisé les « vrilles de la vigne ». La Retraite sentimentale, publiée en 1907, mais presque entièrement écrite avant la séparation, semble déjà un adieu au passé, un chant libérateur. « J'ai jeté tout haut une plainte qui m'a révélé ma voix. » Autour de Claudine ont beau reparaitre les thèmes et les personnages de naguère, Marcel et la facile Annie; solitaire (« y

a-t-il dans le monde beaucoup de femmes aussi solitaires que moi? »), parmi les plantes et les bêtes de Casamène, elle ne pense qu'à Renaud, son mari, malade au loin. Il revient, pour mourir. A Casamène Claudine poursuivra une vie vouée à la solitude et au souvenir... Ceux qui l'avaient aimée, fantasque, à l'école ou dans le salon de Tante Cœur, la reconnurent-ils dans cette veuve souriante et farouche qui, comme la nature, nie la mort, refuse de « s'empêtrer de crêpe » et garde sans dormir les paupières fermées, pour mieux voir veiller sur elle « celui qui ne la quille pas »?

Dans ce premier essor de la liberté reconquise la prose de Colette n'a pas encore la souplesse musclée, l'abandon, les fulgurantes trouvailles qui la font aujourd'hui reconnaître entre toutes; mais elle chante avec une ferveur enivrée qui l'apparente aux vers où s'épanchait à la même époque le génie sans frein d'Anna de Noailles. Ce chant se déploie surtout dans le recueil des Vrilles de la Vigne qui paraît en 1908 : les morceaux qui le composent, pour la plupart assez courts, poèmes en prose, variations musicales, sont peut-être ce qu'il y a de plus purement lyrique dans toute l'œuvre de Colette.

...Elle est lourde pourtant, à certaines heures, cette solitude si jalousement défendue. Pour traire la lutte que se livrent alors dans tout son être l'amère passion de l'indépendance et le regret de la servitude amoureuse, Colette va tirer d'elle un nouveau double, Renée Néré. Si vivants, si émouvants parfois que soient les croquis de l'Envers du music-hall (1913), c'est dans la Vagabonde et dans l'Entrave que Colette a le mieux dégagé le sens humain des années tourmentées qui précédèrent son second mariage.

Bien qu'ils aient paru à trois ans d'intervalle (1910-1913), ces deux romans peuvent être considérés comme les deux versants d'une même œuvre. Lasse des trahisons de son mari, un peintre mondain, Renée Néré a divorcé; elle danse et joue la pantomime dans un music-hall; son partenaire Brague n'est pour elle qu'un camarade loyal et bourru; elle vit seule dans une froide indépendance. Une occasion se présente à elle de « refaire », comme on dit, sa vie. Un homme riche, de manières délicates, sérieusement épris et dont l'amour peu à peu la touche, la persuade, lui a offert de l'épouser. Au moment d'accepter, elle se ravise : la vagabonde ne fixera pas sa vie; elle n'aimera pas une seconde fois. Mais aime-t-on jamais une seconde fois? « Rien ne compte en amour, hormis le premier amour ».

Après ce refus douloureux et fier, pourquoi, trois ans plus tard, ayant renoncé au music-hall, Renée accepte-t-elle « l'entrave »? Celle qui disait : « On n'échange rien dans l'étreinte », croit-elle profondément que son désir de Jean, capricieux et jaloux, a pu se changer en cet amour « plein, confiant », qui chante aux dernières pages du second livre? Comment « la Vagabonde » peut-elle écrire (Colette se défait alors moins qu'aujourd'hui de l'alexandrin et de son « rythme sans élévation »¹) : « Il me semble à le voir s'élaner sur la vie qu'il a pris ma place, qu'il est l'avidé vagabond et que je le regarde, à jamais amarrée »? Mais il s'agit bien ici de logique... Besoin du vagabondage, besoin de l'entrave, effroi et passion de la liberté, longtemps sans doute ces deux saisons de l'âme alterneront

1. *La Jumelle noire*, II, 211.

dans la vie de Renée Néré, lui proposant deux images contraires de son rêve, également flatteuses, également illusoires. Jamais encore Colette n'avait trouvé de ces mots sobres et vifs, de ces phrases ailées pour évoquer autour de son propre fantôme le dessin du paysage, les jeux de la lumière, la saveur de l'air, le détail inoubliable. Et pour la première fois aussi, elle dresse à ses côtés des êtres vivant d'une vie propre : non pas Jean, ni Maxime, le second plus banal, le premier plus lointain, l'un et l'autre incapables de fixer sur eux l'attention. Mais la petite May est d'une vérité comique et triste; Margot, noblement, refuse notre pilié, figure pâle aux cheveux courts et grisonnants, Margot, dépouillée, trompée par tous, « embastillée dans une sérénité funèbre faite de bonté inguérissable et de silencieux mépris »; et les silhouettes sont inoubliables des deux confidents de Renée : Hamond, vieux peintre raté, vieil amant trompé, vieil ami fidèle, — Masseur, plus caricatural et plus subtil, affiné par un long passé d'obscurs échecs, cachant sous la bouffonnerie malice ou pilié, demandant à l'opium l'oubli de soi, et fixant sur les autres un œil impitoyable de sorcier et de fou.

A la veille de la guerre Colette est mariée avec Henry de Jouvenel; une fille lui est née en août 1913, qu'elle se plaît à appeler du nom que lui donnait dans son enfance son père provençal, Bel-Gazou (beau gazouillis). Comme lasse d'agencer des fictions autour d'un double d'elle-même, elle semble vouloir, avant d'écrire des romans nouveaux, se plonger « dans la foule » (elle donnera ce titre à un recueil d'articles) et mieux explorer la vie de son temps : elle fait du reportage. Elle en fera encore pendant la guerre, et même en Italie

d'où elle envoie ces chroniques véniliennes et romaines qui ravissaient Marcel Proust. Les « choses vues » de Colette valent presque celles de Hugo. Vues — ou devinées. Lorsqu'à tant d'autres le mensonge semble un devoir, elle décrit simplement, dans les notes des Heures longues, ce qu'elle a sous les yeux. Mais, en même temps, aux combattants qu'il lui arrive de rencontrer elle vole — Mitsou le prouvera, et surtout la Fin de Chéri — les secrets dont ils sont le plus jaloux...

De la guerre Colette se détourne et trouve « la paix chez les bêtes » (le recueil qui porte ce titre paraît en 1916), — les bêtes non moins cruelles, certes, mais moins folles que nous : des chiens, des chats toujours, et aussi des serpents, des poissons, des insectes, le gibier déconcerté que les hommes inscrivent maintenant des hommes à leurs tableaux de chasse, — et, au milieu des bêtes, si proche d'elles par l'instinct, Bel-Gazou, la petite fille de quelques mois...

*
*
*

Je crois lire le chapitre que consacreront bientôt à Colette les manuels d'histoire littéraire. La guerre semblera venir à point marquer une coupure dans son œuvre : avant 1914, romans personnels, — après 1914, romans impersonnels; d'autres diront : subjectifs, objectifs. Division trop commode. La guerre, je crois, n'est pour rien dans les raisons qui ont peu à peu détourné Colette de l'autobiographie romancée (encore donnera-t-elle en 1928 la Naissance du Jour). Et c'est sans doute une méprise aussi lourde de la voir partout dans ses romans d'hier que de ne rien retrouver d'elle

dans ses romans d'aujourd'hui. De celui qui copie l'image que son miroir lui renvoie et de celui qui peint la vie comme il la sent, comme il la crée, lequel se fait le mieux connaître?

Mitsou (1917) marque un effort évident, timide encore, pour pénétrer des âmes étrangères. « Mitsou est beaucoup plus intelligente que le lieutenant bleu », écrivait Proust à Colette; il se peut; on m'excusera pourtant si, lieutenant bleu moi-même quand parut le livre, c'est au lieutenant bleu que je me suis attaché d'abord et si sa vérité m'émerveille encore : tourmenté de rêves naïfs sous les airs blasés qu'il se donne, amoureux à pleurer de Mitsou dès qu'il peut, loin d'elle, la ramener à quelques souvenirs choisis, une attitude, un regard, un mot qui, une fois, tomba juste, — et triste à ses côtés, sans orgueil romantique, vaguement attendri par la grâce inutile de cette étrangère... Dans ce rôle du lieutenant bleu, pas une fausse note. Ainsi une femme au moins lisait en nous, grands garçons trop tôt vieilliss; elle comprenait, elle, ce qui nous irritait, nous choquait, ce que nous attendions, sans oser le demander, des êtres et des choses... Qu'on m'excuse si je m'attarde à ce livre léger; c'est à travers lui que j'ai entrevu, pour la première fois, la vraie grandeur de Colette.

Chéri est de 1920, mais ne peut plus être séparé de la Fin de Chéri qui est de 1926. Dans l'intervalle paraissent, en 1922 le Voyage égoïste, en 1923 la Maison de Claudine et le Blé en herbe, en 1924 la Femme cachée et Aventures quotidiennes. Le premier et le dernier de ces livres sont composés d'articles de journaux d'un tour inimitable; dans le Voyage égoïste se réveille parfois le pur lyrisme des Vrilles de la Vigne. A la Maison de Claudine

j'ai emprunté trop de pages pour en rien dire ici. Claudine, d'ailleurs, dans ce livre admirable, c'est Colette elle-même, Colette qui pour parler des siens trouve juste le ton qu'il faut, une piété sans contrainte; et cette liberté est à la mémoire de ceux qu'elle fait revivre le plus beau des hommages.

Le Blé en herbe, comme Mitsou, semble un jeu d'une grâce subtile; bien plus encore que Mitsou, c'est une œuvre lourde d'expérience. Deux personnages seulement : Phil (Philippe) et Vinca (la Pervenche), seize ans et demi, quinze ans et demi. Les parents, à l'arrière-plan, sont des Ombres; la « dame en blanc » apparaît, disparaît, forme à peine entrevue. Deux enfants, et déjà l'Homme et la Femme : Philippe est bien incapable d'interpréter ce tumulte qui soudain s'élève en lui; mais Vinca, sous l'apparente incohérence de ses paroles, garde une clairvoyance terrible... On admire les paysages cancalais du Blé en herbe. Faut-il parler de paysages? Colette ne brosse jamais de décors où l'action vienne s'encadrer. Elle nous fait voir, respirer, entendre par les sens de ses personnages; ils ne nous sont jamais expliqués du dehors; nous vivons en eux, et toujours le mot infailible vient nous rendre présente la réalité qu'ils perçoivent. Je jure que j'ouvre le livre au hasard : « Il entendait dans les paniers le chuchotement humide d'une poignée de crevettes... Il essuya, de la main, sa cheville qui saignait, écorchée, et lécha sur sa main le sang et l'eau marine qui mêlaient leur sel. »

Pour les lecteurs du *Matin* Colette écrivait alors des contes, qui semblent d'un Maupassant plus intuitif, ayant reçu soudain le don des images; en 1924 elle en rassemble une vingtaine sous le titre *la Femme cachée*. Pressentant son second divorce,

s'est-elle penchée sur elle-même avec une curiosité plus aiguë? A travers la plupart de ces brèves fictions, le désir circule de révéler ce que la femme cache à elle et aux autres, de mettre à nu ces mouvements profonds où l'homme naïf voit tant de mystères.

En décembre 1925, la Revue de Paris publiait les premières pages de la Fin de Chéri; le roman parut en librairie l'année suivante. Déjà Chéri, en 1920, avait été une révélation. Les plus confiants admirateurs de Colette ne lui croyaient pas tant de force. Ceux qu'indignait le sujet avaient dû reconnaître l'importance du livre et sa grandeur. « Qui n'a lu Chéri et la Fin de Chéri? écrit François Mauriac. Impossible d'imaginer une humanité plus pauvre, plus démunie, plus boueuse... et pourtant ces deux livres admirables, c'est trop peu de dire qu'ils ne nous abaissent pas. »

Colette jusqu'ici avait toujours placé son lecteur dans l'âme d'un de ses personnages : de ce point d'observation unique elle l'invitait à suivre le déroulement de l'action. Mais Chéri et Léa sont, tous les deux, vus du dedans; nous sommes tantôt l'un, tantôt l'autre, au milieu de comparses cruellement vrais. Ces déplacements pourraient nous déconcerter; une merveilleuse souplesse de composition nous les fait trouver naturels.

A la veille de la guerre, Léa, riche, fine, belle encore ne songe plus qu'à jouir de son luxe, de son oisiveté. La dernière aventure de cette femme peu romanesque semble devoir se dénouer naturellement : le fils de sa vieille amie-ennemie Charlotte Peloux, Chéri, va se marier. Étonnée d'éprouver un vague malaise à le voir s'éloigner, elle veut s'étourdir; le malaise grandit. A son insu le tra-

gique est entré dans sa vie. De même, la nature et l'éducation semblaient garantir le fils Peloux contre toute souffrance sentimentale; d'où lui vient maintenant cette détresse? Au-delà de Chéri c'est vers un rêve de dévouement, de maternité, peut-être d'amour pur que le désir de Léa, à son insu, se tendait. Et lui, sans doute, près d'elle ne cherchait qu'un asile contre une vie d'une facilité abjecte. « Nous avons perdu ce que nous possédions de plus honorable sur la terre », peut dire Léa sans ironie. Voilà ce qui rend leur échec si pathétique; ils n'ont plus de refuge maintenant, elle que dans l'acceptation de la médiocrité et lui que dans la mort. Léa sera dépouillée d'une douleur dont, sans doute, elle n'était pas digne; Chéri qui a cru briser l'entrave, succombe sous le poids de sa liberté. Fin de Chéri; fin de Léa. Quand recommence le roman interrompu, la guerre a passé. Léa s'est installée dans une vieillesse confortable. Chéri, démobilisé, erre entre sa femme et sa mère qu'absorbent leurs papotages, leurs coups de bourse, les blessés de leur hôpital, — ses anciens parasites maintenant « dans les affaires », — sa vieille amie méconnaissable, — les plus bas témoins d'un passé auquel il s'accroche comme un nageur qui va couler. Meurt-il d'aimer une femme plus disparue aujourd'hui que si elle était morte, ou d'avoir vu crûment son propre néant sous le projecteur de la guerre?

Le renoncement à l'amour n'est chez Léa qu'une abdication. Il peut être une victoire. Pour se le prouver à elle-même Colette écrit la Naissance du jour. J'ose à peine parler d'un livre dont on lira plus loin les pages essentielles et qui, de tous ceux que nous donna la magicienne, est sans doute le plus musical, le plus secret. Roman? Confession? X

Qui, d'un bout à l'autre de l'ouvrage, parle à la première personne, Colette ou l'un de ses doubles? Disons seulement : la fille de « Sido ». Chacun des thèmes qui s'entrecroisent dans cette méditation lyrique est d'abord posé par quelques lignes détachées d'une des lettres où cette mère incomparable exposait, simplement, souverainement sa morale indulgente et stricte, le petit nombre de vérités essentielles sur lesquelles elle construisit sa vie : « On possède dans l'abstention et seulement dans l'abstention... Un si grand amour, quelle légèreté!... Je renoncerai à cela, comme je renonce au reste, par décence... » Ici reparait, plus richement orchestré, le motif du finale de la Vagabonde et de la Retraite sentimentale : du renoncement naît un jour nouveau. « L'avare amour ne voulait-il pas une dernière fois m'emplier le creux des paumes d'un petit trésor racorni? Je ne cueillerai plus que par brassées. » Qui n'a plus le courage ou la folie de n'aimer qu'un seul être, il lui reste encore à aimer toutes choses. A Vial, doucement, héroïquement congédié, le monde entier se substitue, le monde des formes, des rythmes, des parfums : « Ne reparais que méconnaissable... En touchant le sol change, fleuris, vole, résonne... » Ici s'arrête ce livre aux subtiles dissonances; à chacun de poursuivre la méditation inachevée. Livre inépuisable, plein de « choses vues », de choses devinées, de choses rêvées : la Treille Muscate et le port de Saint-Tropez; Carco, Ségonzac mêlés à des personnages fictifs; des répliques banales saisies au vol et de mystérieux soliloques; la prose de Colette s'enlaçant à celle de « Sido »; les mots qui cernent le réel et la phrase qui chante; le stoïcisme d'une épicurienne; — vérité et poésie.

Dès l'année suivante Colette ajoutait à la Maison de Claudine, en leur donnant pour titre le nom de « Sido », d'autres souvenirs d'enfance, plus spécialement voués à celle dont la Naissance du jour nous avait révélé le génie. Choisir entre ces pages m'a été plus cruel qu'on ne pense.

Un chapitre, dérisoirement étriqué, de ce recueil laissera entrevoir peut-être ce que Colette met d'elle-même, de son bon sens, de son expérience humaine dans les feuilletons dramatiques qu'elle donne au Journal depuis quelques années : indulgente aux bonnes volontés maladroites, mais terrible aux auteurs, directeurs, acteurs qui n'ont point, « chevillés au corps et à l'âme comme une foi, l'amour de la tâche et le respect de ceux qui sont conviés à la juger ».

Les extraits que j'en donne feront-ils soupçonner la richesse du recueil Prisons et Paradis qui parut en 1932 dans une collection populaire ? Colette sourira d'être comparée à Claudel ; mais Serpents, au moins, par la précision et le mystère évoque bien l'obsédante Connaissance de l'Est.

Le sujet, seul, de Ces plaisirs, publié la même année, m'a détourné d'en détacher plus de deux ou trois pages. « Ce livre qui tristement parlera du plaisir ». — Livre charnu, d'une hardiesse sereine, tissu de souvenirs et d'anecdotes et qui par brusques intuitions, non pas avec la sèche et vaine précision d'une leçon clinique, éclaire les jeux cruels des sens et de l'esprit, tout le fond animal de l'être humain.

Mais rien, mémoires, essais, critique, — et je n'oublie pas le théâtre, les films, les conférences, telle fantaisie lyrique qui inspira Ravel, les préfaces, le journalisme, les « textes publicitaires »,

tant d'autres aliments qu'elle donne à son insatiable vitalité, — rien jamais ne détournera Colette de tirer d'elle des êtres vivants. Ses trois derniers romans, la Seconde, la Chatte, Duo (1929, 1933, 1934), très objectifs en apparence, semblent tous trois inspirés par ce « mépris de l'amour qu'on devine toujours un peu, en vous lisant, lui disait Vial, dans votre amour de l'amour ».

Entre la femme et la chatte, rivales, c'est au parti de la chatte contre celle qui a voulu la tuer, qu'Alain se range avec une douceur inflexible. La Seconde et Duo sont les deux volets d'un diptyque consacré à la jalousie. Jalousie de la femme, jalousie de l'homme, — si différentes, celle-là capable de se vaincre, celle-ci vraiment mortelle. Le premier de ces deux récits se déroule dans une atmosphère de théâtre, au milieu d'amusants comparses; autour d'Alice et de Michel, au contraire, les prés, les bois, le printemps pluvieux étendent une solitude à la Mauriac; seuls, sont ouverts sur leur souffrance les yeux durs de Maria, la servante paysanne...

Ce matin, paraît dans un périodique le premier chapitre de Mes Apprentissages; nous lisions hier un nouveau feuilleton de la Jumelle noire; on annonce pour demain une série de conférences. Plus jeune, plus maîtresse que jamais de ses dons merveilleux, Colette, avec sérénité, poursuit son œuvre dans le chaos des choses et le désarroi des esprits.



On attend peut-être qu'à la fin de cette trop longue introduction j'essaie de définir son génie, de le situer, d'en repérer les sources et d'en marquer l'in-

COLLECTION DE TEXTES CHOISIS D'AUTEURS CONTEMPORAINS

Réunis par les soins d'une haute personnalité de l'Enseignement, Monsieur Pierre CLARAC, ces Morceaux choisis de COLETTE constitueront comme ceux d'André MAUROIS une parfaite initiation à l'œuvre de l'auteur des immortels « Dialogues des Bêtes ». L'ouvrage est présenté et composé de façon à faire connaître et aimer par les générations qui étudient actuellement notre littérature le style incomparable et la sensibilité si vive, qu'elle parle de la nature, des bêtes ou des hommes, de celle, en qui certains, et des plus autorisés, voient le plus grand écrivain français vivant : COLETTE.



Paru dans la même collection :

Textes choisis de André MAUROIS

par Edouard Meynial

A paraître en Avril 1936 :

Textes choisis de Georges DUHAMEL

de l'Académie Française, par J. Bernès

ÉDITIONS BERNARD GRASSET
61, RUE DES SAINTS-PÈRES — PARIS-VI*

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

